



Fiston
Mwanza
Mujila

La Danse
du Vilain

Métailié



1. La vie incendiaire et inénarrable de Tshiamuena, surnommée – à juste titre et à titre posthume – la Madone des mines de Cafunfu, en dépit de la jalousie de certains orpailleurs en mal de charisme, d'ambition et d'enthousiasme

La Madone n'était pas une chipie sous l'emprise de l'alcool et autres breuvages sans posologie. Elle n'était pas une prophétesse de malheur et de scénarii sortis d'on ne sait quel caniveau. Même pas une vendeuse de rêves, d'espérances boiteuses, de chimères, et vous savez bien où mènent ces breloques quand elles n'en finissent pas de pleuvoir dans vos oreilles. On connaissait tous les refrains et la pétulance avec laquelle les grigous ergotaient sur ces détails. Ils reprénaient à longueur de journée les mêmes propos comme si sur terre il n'y avait rien d'autre à foutre que de se payer la tête de la Madone – "Tshiamuena ceci, Tshiamuena cela; Tshiamuena possède des ailes, de grandes ailes, et dans ses activités de sorcière, dès que la nuit tombe, elle décolle et voltige sur des dizaines de kilomètres sans le moindre mazout, déverse sur nous la guigne et pirate nos chances de tomber sur les diamants dans le deuxième monde". Que n'avions-nous pas entendu à son sujet? Des babillages stériles, des colportages, de la fumisterie puisque dès qu'il s'agissait de Tshiamuena, toutes les oreilles se dressaient; tout le monde devenait savant, professeur des universités, sociologue, linguiste et ethnologue; chacun y allait de sa philosophie à deux balles pour décortiquer ses faits et gestes. Même les tonneaux vides reprénaient goût à la vie, retrouvaient l'inspiration nécessaire, la verve idoïne, le baratin des politiciens en campagne électorale. On n'interdit à personne de forcer sur l'alcool, mais concocter des sonnettes juste pour couler quelqu'un, qui

plus est une autorité comme la Madone, ça dépassait l'entendement. Comment des gens – pourvus d'un sexe, d'un ventre, de bras, de jambes, d'une cervelle – pouvaient-ils passer les huit heures de la journée à tirer sur l'ambulance ? Ils mettaient toute la déconfiture de l'Afrique tropicale sur son dos : les fausses couches, les coups d'État avortés, les guerres, la folie des grands chefs, l'empereur Bokassa... Ils spéculaient sans pause, tiraient des théories complottistes, s'ingéniaient à déceler des rapports de cause à effet entre la Madone – d'heureuse mémoire – et n'importe quelle poisse qui frappait la diaspora zairoise. Et encore et toujours ces rumeurs de cannibalisme. C'est le monde renversé ! La Madone, sorcière invétérée, amoureuse de la viande et du sang frais ? Même si on déteste un individu – pour une raison plausible –, cela reste tout de même insensé de lui faire porter le chapeau à chaque éboulement, diarrhée, coup foireux... Ils n'avaient même pas encore cuvé leur bière, astriqué leur denture, fermé la braguette de leur pantalon qu'ils ouvraient leur clapet et descendaient en désordre une légende vivante.

Tout ce boui-boui donnait la nausée. Le plus curieux est qu'au fur et à mesure que Tshiamuena dépensait son énergie et son pécule au service du grand nombre, les mauvaises langues proliféraient. Sans remonter jusqu'au déluge, on peut pomper des ragots, cancaner, moucharder, la vérité ne bougera pas d'un iota : Tshiamuena était une grande dame, un être exceptionnel, une mère pour beaucoup parmi nous, une reine, une femme puissante... Elle n'avait pas la silhouette des cantatrices, la splendeur des miss, ni l'allure impériale des duchesses, mais nous subjuguait et nous hypnotisait dès qu'on croisait ses yeux. On la regardait droit dans le visage et tout de suite, on était pris d'une épilepsie. Nous autres les Zairois – pour la plupart nés après 1960 – on fondait en larmes dès qu'on taillait bavette avec elle.

Lorsque Tshiamuena évoquait la contrebande dans les années 70, tout juste au lendemain de l'indépendance de l'Angola, aucun mâle n'osait lever son petit pouce pour contester la véracité de ses propos. Elle énumérait des généalogies entières de creuseurs – patrocínadors, dona moteurs, lavadors, plongeurs, karimbeurs... Elle n'était pas la mémoire de l'Angola. Elle était l'Angola. L'autre Angola. L'Angola des mines, de l'argent, des diamants, des éboulements, de la rivière diamantifère de Kwango ; l'Angola dont tout homme – amoureux de l'argent ou non – rêve au moins une fois dans sa vie. Tshiamuena était informée de toutes les combines entre le Zaïre et l'Angola, connaissait sur le bout des doigts les allers et retours des Zairois, savait quand un tel ou un tel était entré pour la première fois en Angola, par quel chemin de traverse, avec quel capital dans sa gibecière... Dans ses rares moments de folie – puisque Tshiamuena perdait la boule, à en croire ses longues tirades et ses papillonnements de sourcils –, elle énumérait les trépassés ; des listes entières de gamins, tous zairois, tombés dans leur quête effrénée de l'enrichissement précoce par le biais des diamants d'autrui – c'est-à-dire des pierres angolaises. Aucun hoquet, aucune parole naïve, aucun rire – alors qu'il était habituel dans les mines de Cafunfu de croiser des jeunes Zairois qui riaient à pleines dents sans raison apparente – ne venaient l'interrompre dans son élan narratif. Son faciès rayonnant permettait aux uns et aux autres d'admirer ses fossettes.

Tshiamuena était née pour régenter. Quelle femme ! Les bras en l'air, comme si un fusil était pointé sur elle, elle débâtait en pizzicato ; et nous autres dans nos haillons restions telles des statues de sel, immobiles, insensibles à la chaleur et au froid, à la famine, à la fatigue, à la frousse d'un éboulement prochain, à gober ses souvenirs comme des petits pains beurrés au soya. Tshiamuena délirait, l'air de rien, et nous autres,

nous nous abreuvions de ses fantasmes. Les masculinités toxiques et excessives étaient broyées dans l'œuf. Ses paroles vous laminaient le système cérébral, et on l'œsophage, vous laminait à bout de souffle comme si on sortait éreinté, vraiment à bout de souffle comme si on avait échappé à un sale pogrom ou même passé mille ans dans un bagne. Ses fatigues incontrôlées, ses crises de nerfs, sécrétions de bave, vomissements, pertes momentanées de la parole, de l'ouïe ainsi que de l'odorat, ses tremblements des pieds et de la tête, sa somnolence intempestive, apportaient de l'eau au moulin de ceux qui l'accusaient d'appartenir à une secte et de pirater la chance des uns et des autres, de même qu'elle les empêchait de toucher le pactole sans sacrifier un membre de la famille. Des somptueux moments de silence – que même les soldats de la rébellion de l'Unita ne s'amusent pas à enfreindre – clôturaient ses incantations. Ce silence s'imposant de soi était plus épais que l'inanition des corps repus par le creusage ou le désespoir de rentrer mains bredouilles à Kinshasa. Le silence en même temps que sa voix de crécelle et l'assurance rare avec laquelle elle narrait ses inepties était le quotidien de ces nuits longilignes, privées d'ampoules, de lampes à huile et de bon Dieu par-dessus-le-marché.

– Dans les années 70, déclarait-elle, la gorge sèche, un regard vide de moribond ou de quelqu'un qui a perdu ses deux parents le même jour, l'Angola était un paradis pour les Zaïrois opportunistes, audacieux et amoureux de l'argent facile. Tous les Zaïrois de Kinshasa et du Kasai en âge de convoler en noces et de se remplir la bedaine ne juraient plus que par l'Angola. Les colons portugais avaient pris leurs cliques et leurs claques et vindaient la Colonie dans la précipitation. L'Unita du docteur Jonas Savimbi et le MPLA de José Eduardo Dos Santos qui pourtant avaient combattu de concert pour l'Indépendance se

livraient une bataille d'arrière-garde pour le monopole du pouvoir. Sur ces entrefaites, l'Angola, susurrant Tshiamuena, l'air défait et au bord de larmes, devenait une passoire. Des frontières poreuses. La débânde dans les deux sens. Des Zaïrois de votre âge débarquaient par dizaines, centaines, équipés de toutes sortes de marchandises. L'Angola était coupé du monde. Et les produits de première nécessité tels que les tissus Wax, les cigarettes, la bière, les transistors, les boîtes de conserve, les bottes en caoutchouc, le sucre et le sel, le savon, les vêtements de second pied s'arrachaient comme vous n'avez pas la moindre idée. Parfois même on troquait ces produits contre la pierre.

Tshiamuena était une conteuse hors pair. Elle récitait le même récit cinquante fois. Et à chaque évocation, l'histoire prenait une autre saveur. Témoin oculaire, vivant et séculaire de cette époque dorée – la guerre étant la période la plus généreuse pour faire les affaires, c'est quitta ou double, soit vous vous gavez, soit vous y laissez et votre fric et votre peau – elle regrettrait que certains Zaïrois se soient honteusement remplis les poches sur le dos de l'Angola alors qu'elle-même ne manquait pas de pierres dans ses vêtements. Elle disait que les Angolais n'avaient pas la tête à la fête, et par conséquent pas les yeux sur les diamants. Ils s'entre-déchiraient et les diamants chômaient. Ah! la Madone, Tshiamuena, une femme remarquable! Tous les Zaïrois ayant forgé leurs premières armes en Angola auraient pu témoigner pour elle, même avec le fusil sur la tempe. La Madone des mines de Cafunfu n'était sûrement pas de la même viande que nous autres égarés pendant des siècles dans les mines alluvionnaires de l'Angola. C'était une metveilleuse personne. Oasis dans le désert du Kalahari. Eau potable. Terre-Mère. Gardienne du Temple. Chemin de fer dans la broussaille de nos rêves écornés. Déesse de la Mangeaille. Fleuve Zaïre en miniature. Architecte

de nos désirs d'opulence. Fille Aînée de l'argent et de l'abondance. Sainte Patronne des orpailleurs zairois de Lunda Norte. Ah ! la Madone ! Des kilomètres zairois de service des Zairois de la diaspora. Tenez, les services diplomatiques de la République du Zaïre en Angola étaient en panne sèche – fermés, caducs, cadennassés – pour des raisons de belligérance, mais la Madone à elle seule incarnait l'ambassade zairoise.

À l'époque tout un pan de la province de l'Angola – y compris Cafunfu – se trouvait sous le contrôle de la rébellion qui tenait d'une main de fer les concessions minières. Ils réglementaient au millimètre près les fréquentations dans les mines. Ils percevaient des copals sur chaque diamant ramassé. Les carrières n'étaient accessibles qu'aux heures prescrites. Les creuseurs se devaient de posséder un permis et pour squatter dans les camps et pour pénétrer dans les mines sans quoi ils pouvaient être molestés jusqu'à ce que mort s'ensuive.

C'est au cours de ces fâcheuses circonstances que la Madone entrait en scène. Elle délivrait les captifs des griffes de la rébellion, se servait de ses accointances en commençant par ses maris angolais dans l'ordre chronologique – Mitrerrand, Kiala, Augustino, José – afin de permettre aux uns et aux autres d'entrer en possession de la paperasse, soignait les malades et les accidentés par éboulement, distribuait de la nourriture aux plus démunis, se démerdait pour rapatrier la dépouille mortelle de ceux dont les familles ne pouvaient pas s'aventurer en Angola... La liste de ses bienfaits est longue comme le fleuve Zambèze.

Il se racontait à Luanda et à Lunda Norte qu'alors qu'elle n'était qu'un petit bout de chair, elle avait réussi à sauver ses parents d'un incendie criminel. Voici de quoi il retourne : le feu prend possession de la cuisine. Il se propage en direction de la chambre parentale. De sa piaule, l'enfant réalise le danger. Elle exécute des

galipettes, pousse des cris de Mélusine mais sa mère et son père dorment d'un profond sommeil. Elle escalade le berceau au prix d'un effort surhumain. Ici, deux versions s'affrontent. Soit elle rampe jusqu'au chevet du lit de ses parents et, alertés par ses hurlements, ils se réveillent. Soit, encore plus extravagant, sans quitter son berceau, elle commence à pleurer. D'abord, des gouttes de larmes, ensuite ses larmes prennent la mesure du fleuve (zairois) jusqu'à étouffer l'incendie.

Tous ceux qui rentraient d'Angola, paumés jusqu'à la gorge ou gavés de pierre, usaient d'une voix ronflante, peut-être pour se prémunir des probables sanglots, lorsqu'ils évoquaient la Madone. Ils étaient tous unanimes sur le fait que la République du Zaïre devait rendre à Tshiamuena la monnaie de sa pièce. À César, ce qui revient à César. À la Madone des mines de Cafunfu ce qui revient à la Madone des mines de Cafunfu. Ils ne mettaient pas de gants, sous le coup de l'émotion. Ils soutenaient que le pont Cabu devait arborer désormais ses initiales, et le boulevard Saio être débaptisé à son profit ; que sur la place Victoire, on devrait ériger un monument de 7 mètres la représentant, avec, dans la main gauche, un carat de diamant.